

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA REDACTION. La Haye, Laga Westraat, Derrière le Prinsgracht (Noordzijde).

DE L'ABONNEMENT. Le Journal de La Haye, paraît tous les jours, le dimanche excepté.

LA HAYE 19 Août.

Arrêté du 13 août dernier, le Roi a accordé au lieutenant-général pensionné, baron E. van der Capellen, l'autorisation de porter les insignes d'officier de l'ordre de la Couronne, honneur que lui a conféré S. M. le Roi des Français.

On apprend que la commission technique, nommée pour examiner les plans soumis au conseil de la ville d'Amsterdam, relativement à l'exécution du projet qui a pour but de procurer à la capitale de l'eau potable, a fait son rapport.

On nous écrit d'Amsterdam : Monsieur Haude, le célèbre violoniste, a l'intention de venir à Rotterdam vers la fin du mois d'octobre, avec Madame Haude, afin de donner des concerts à Amsterdam, à La Haye et Rotterdam.

On nous écrit de Tanger, dans lesquelles il fait, entre autres, l'observation que ce fait, s'il est bien examiné, ne présente en lui-même rien de sujet de crainte pour l'Angleterre.

France et le Maroc, dit la feuille de Londres, sont deux nations indépendantes qui ont le droit de se combattre, si tel est leur bon plaisir, sans être soumises à notre contrôle.

On nous écrit de Tanger, que Tanger, étant une ville à l'abri de la mer, ne serait pas bombardée.

Il est incontestablement du devoir de l'Angleterre d'être juste, sous ces circonstances, afin de veiller à ce que la France n'abuse pas de ses avantages, et ne se serve pas d'un succès...

ces de justes représailles, comme d'un moyen d'agression et de conquête. Il y a longtemps que nous exprimons le désir de voir déployer un peu plus d'activité dans les parages qui sont aujourd'hui la scène d'événements si graves, et de voir augmenter nos forces navales qui s'y trouvent en station.

Le Journal de Francfort publie la correspondance suivante des bords de l'Elbe, en date du 15 août. Les Russes ont été battus, vers la mi-mai, par Shamm-Bey près de la ville d'Erben, située sur la mer Caspienne; Shamli'a pénétra dans la ville, après avoir pris d'assaut les fortifications passagères et fait un riche butin en vivres et munitions.

La Presse a-t-elle emprunté cet article à un journal allemand? Dans ce cas, la rédaction ne l'aurait lu que superficiellement. Ne saurait-elle pas, elle qui est si bien instruite, tant sous le rapport historique que politique, que le grand-duc Michel (car c'est lui sans doute qui est désigné sous le nom de prince Michel) est tranquillement à St-Petersbourg et qu'il s'y trouve aussi au mois de mai?

On écrit de Bruxelles, le 3, à la Gazette Universelle d'Autriche. Il n'est pas douteux que, malgré les mesures adoptées contre les navires prussiens, le gouvernement ne soit déjà disposé à ouvrir des négociations avec le Zollverein.

Affaires de Belgique. L'abondance des matières nous oblige de remettre à demain la publication in extenso du Mémoire du gouvernement prussien, notifié au gouvernement belge, le 18 juillet dernier, ainsi que la réponse du gouvernement belge.

Le scandale est aujourd'hui complet. Le Mémoire du gouvernement prussien, que l'Indépendance n'a osé prendre sur elle de publier, est donné en entier par le Journal de Liège; il est jeté dans la discussion avant que la réponse de notre gouvernement soit connue.

qu'il parait, le supplément du Journal de Liège où il est imprimé. L'Observateur lui-même dit qu'il en a été privé; les premières devaient sans doute en rester à l'Indépendance qui le publie dans son édition du soir.

Un journal de provinces publie la mémoire portant la date du 15 août, le 18 août, par la part de l'Indépendance. Cette publication, on le reconnaît, place le gouvernement belge dans une position difficile.

On écrit de Bruxelles, le 3, à la Gazette Universelle d'Autriche. Il n'est pas douteux que, malgré les mesures adoptées contre les navires prussiens, le gouvernement ne soit déjà disposé à ouvrir des négociations avec le Zollverein.

De quelque point qu'on envisage les derniers événements, nous prions que tout le monde est obligé de convenir que la situation qu'ils ont produite n'est favorable ni à l'Allemagne, ni à la Belgique, et qu'à la longue, aucun des deux pays ne peut trouver son compte à une guerre de tarifs.

Dans l'état actuel des choses, leur éloignement mutuel favorise d'autres intérêts que ceux de l'Allemagne et les intérêts industriels de l'Angleterre. Ces deux états se réjouissent du désaccord qui est survenu; le premier, parce que plus la Belgique s'éloigne de l'Allemagne, plus elle est contrainte de se rapprocher de la France.

Il est impossible que l'intention des hommes qui sont à la tête du Zollverein soit de favoriser ces deux intérêts, et plus il ressortira que ce résultat est inévitable, plus on se montrera disposé à négocier.

Qu'on n'aille pas croire surtout que si la Belgique se maintient de négocier et fait les premières démarches conciliatrices, c'est par faiblesse ou par crainte de tomber dans une telle détresse matérielle qu'il lui faille se soumettre, à tout prix, le marché allemand. Ce serait une opinion fatale, qui ne peut se maintenir en présence de la prospérité publique évidemment croissante de la Belgique.

Le ton du Journal de La Haye. 19-20 Août 1844. LE JUIF ERRANT. SECOND VOLUME. La Rue Brise-Miche. CHAPITRE XIV. Le retour. Après être sorti, Agricol entra; ses traits étaient pâles, boulevés par des larmes, ses mains tremblantes; mais sa figure exprimait un attendrissement extraordinaire.

Ton père!!! — s'écria Françoise. Elle se leva de son fauteuil. Mais sa surprise, son émotion furent si vives, qu'elle mit une main sur son cœur pour en comprimer les battements... Oh! bien sûr, n'est-ce pas? — Oui... bientôt. — Et maintenant... s'écria le forgeron avec une explosion de bonheur inouï, — il est là... il attend... Ah! ma mère... je n'y tiens plus depuis dix minutes, le cœur me bat à me briser la poitrine.

Agricol, par un sentiment de respect et de délicatesse, qui luttait à grand peine contre l'impétueux élan de sa tendresse, n'osait pas se jeter au cou de Dagobert; il attendait avec une impatience à peine contenue, que sa mère eût terminé sa prière. Le soldat éprouvait le même sentiment que le forgeron; tous deux se comprirent; le premier regarda le père et la mère, et se jeta sur le forgeron, leur vénération pour ces deux êtres, leur amour, leur reconnaissance, leur dévouement, leur confiance, leur confiance, leur confiance, leur confiance.

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le désir que, si les démarches tendant à amener des négociations réussissent, on s'affranchisse, en négociant, de toutes les influences, de toutes les considérations qui, en venant à contrarier les intérêts bien entendus des deux pays sur un terrain, où ils rencontrent tant de points de contact naturels et avantageux.

La retraite de Méhémet-Ali.

On a toujours dit que l'Orient était le pays des mystères, et ce n'est pas une réputation usurpée. On sait déjà que Méhémet-Ali a déclaré publiquement qu'il renonçait au gouvernement de l'Egypte, et qu'il voulait aller finir ses jours au sein de la retraite, dans la ville sainte de la Mecque. Cette résolution extraordinaire et inattendue a étonné tout le monde, et les détails que nous recevons aujourd'hui ne sont point de nature à en éclaircir les causes. Dans tous les cas, cet étrange événement ne nous paraît point jusqu'à présent prêter beaucoup à l'épopée; l'abdication du vieux pacha ne nous semble pas avoir un caractère définitif, et il est possible qu'elle ne soit qu'un caprice sur lequel il pourrait encore revenir.

Il n'est pas étonnant, du reste, qu'en présence de la désorganisation qui s'étendait de plus en plus dans les provinces soumises à sa domination, Méhémet-Ali ait senti fléchir son courage et sa persévérance ordinaires. A son âge, et après la vie si active qu'il avait menée, la lassitude était naturelle, et les circonstances, qui vint accompagner l'acte encore problématique de son abdication, prouvent que le poids des affaires commençait à devenir très-lourd pour lui.

Quelque temps avant ces derniers événements, le pacha avait eu une indisposition, et il avait signalé son retour à la santé par une mesure où la prudence n'égalait peut-être pas la clémence. Il avait ouvert les portes de toutes les prisons de l'Egypte, et le même jour 2,000 prisonniers, voleurs, assassins ou innocents avaient été, sans distinction, rendus à la liberté.

Mais ce n'était pas par de pareilles mesures que les déplorable abus de l'administration et l'état malheureux du pays pouvaient être réformés. Le mal était devenu si grand, que les conseillers les plus fidèles du pacha durent l'éclairer à tout prix. Il paraît qu'Ibrahim-pacha sortit lui-même de la réserve extrême qu'il avait toujours gardée jusqu'alors.

Le pacha, constamment habitué à ne trouver devant lui que des instruments dociles, fut d'abord surpris et parut un instant convaincu par ces contradictions inaccoutumées. Il manifesta autant d'étonnement que de douleur de tout ce qu'il apprenait, et annonça la résolution d'y porter remède. Mais cette modération ne fut pas de longue durée, et, dans de nouveaux accès de colère, le vieux pacha alla, dit-on, jusqu'à menacer Ibrahim de l'envoyer pieds et poings liés au Caire, et de l'y retenir prisonnier.

Deux ou trois jours se passèrent dans ces alternatives. Le 25, jour fixé pour le départ de ses enfants, qu'il envoyait en France, le Pacha tint conseil, et se fit présenter un rapport qui avait été fait par ses ordres sur l'état des provinces. Il paraît que les faits, tels qu'ils étaient présentés dans ce rapport, étaient si sévèrement exposés, qu'aucun des ministres n'avait osé le communiquer au Pacha. Méhémet-Ali s'en fit faire la lecture, qu'il écouta en silence, et sortit sans avoir fait aucune réflexion.

Mais le lendemain, il donna tout-à-coup des ordres de départ, et comme il n'y avait point de bateau à vapeur disponible, le Pacha se renferma dans un kiosque du jardin de Maharem-Bey, fit mettre deux sentinelles à sa porte, et en défendit l'entrée à qui que ce fut. Ce fut en vain qu'Ibrahim-Pacha et trente ou quarante personnes de la cour se présentèrent aux portes. Ils y restèrent plusieurs heures sans pouvoir se faire admettre.

Le médecin du pacha Gaetan bey, et Kosreff bey, son premier drogman, purent seuls pénétrer jusqu'à lui. Ce fut à eux qu'il déclara qu'il se rendait à la Mecque, qu'ils pouvaient rester à Alexandrie pour servir l'Egypte, mais que, quant à lui, il renonçait à jamais. Puis, comme ils insistaient, il les pria, les larmes aux yeux, de se retirer.

Ibrahim et Saïd-Pacha, ses deux fils, et ses principaux officiers lui adressèrent une lettre par laquelle ils l'assuraient de leur dévouement à sa personne; mais le pacha répondit qu'il était décidé à se retirer dans l'Hedjaz, et qu'il renonçait pour toujours à l'Egypte. On ne put obtenir de lui d'autre réponse. Dans la nuit, il fit demander une somme de 125,000 fr., et le lendemain matin on apprit qu'il s'était embarqué, en déclarant de nouveau qu'il renonçait à tout, et qu'il allait vivre à la Méd-

que, où il prendrait le nom de Hadji (pèlerin).

Dès que le départ du pacha fut connu dans Alexandrie, l'agitation y devint extrême. Les mauvaises dispositions de la population musulmane, la présence dans la ville d'une foule de mal-faiteurs que l'ouverture des prisons y avait vomis, étaient de nature à inspirer des inquiétudes aux Européens. Les consuls se rassemblèrent et adressèrent à Ibrahim-Pacha une note collective en le priant de leur faire savoir s'il avait pris les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre.

D'après les dernières nouvelles, Ibrahim-pacha n'avait pas encore fait de réponse; mais tant qu'il restait dans la ville, il n'y avait à craindre aucun désordre. M. le marquis de Lavalette avait écrit au commandant de la station du Levant pour lui demander l'envoi d'un vaisseau de guerre. (Journal des Débats.)

Le Malta Times contient la correspondance suivante d'Alexandrie, 27 juillet :

Le pacha, pendant deux nuits n'a pas dormi une heure. Hier, il a commandé sa voiture, en disant : « Je m'en vais au Caire. » Il n'avait prévu personne, mais ses fils l'ont su, et accoururent pour le retenir, et lui demander les raisons d'une si singulière résolution. Ce matin, il a ordonné que son bâtiment fût prêt à partir et il a dit : « Je ne veux pas entendre parler de l'Egypte, Ibrahim sait ce qu'il a à faire, je lui ai donné mon sceau. » Mais Ibrahim ne veut pas l'accepter tant que son père vivra. Tous les consuls sont en mouvement. Méhémet Ali a dit qu'il voulait s'en aller mourir à la Mecque.

Les lettres d'Alexandrie du 27 juillet, reçues à Marseille, confirment la résolution prise par Méhémet-Ali de se retirer à la Mecque, mais n'en éclaircissent pas encore bien les causes. Cette résolution a été subite, et elle paraît avoir autant surpris les Egyptiens que l'Europe elle-même.

Il est parti sans avoir rien réglé, sans avoir fait aucune déclaration, sans avoir pris aucune mesure, sans avoir positivement renoncé au pouvoir, sans l'avoir expressément laissé à personne; il est parti comme s'il devait aller passer huit jours dans ses jardins de plaisance.

Son fils Ibrahim-Pacha est à Alexandrie avec l'armée; tous est paisible, mais tout est inquiet, et nul ne peut s'expliquer la conduite de Méhémet-Ali que par un affaiblissement subit de son esprit, explication probable, mais à laquelle le respect des Egyptiens répugne encore de croire.

Nouvelles d'Afrique.

On n'a aucune nouvelle du Maroc postérieure à la dépêche que nous avons publiée. Le rapport du prince de Joinville qui accompagnait cette dépêche n'arrivera à Paris que le 18 août. Tout ce que nous savons aujourd'hui, nous des détails que nous donne le Globe, journal tout dévoué à M. Guizot.

Voici, au reste, la relation du Globe :

« Le bombardement de Tanger a commencé le 6 août, au moment où les dernières nouvelles faisaient croire à toute l'Europe que les différends du Maroc avec la France et avec l'Espagne recevaient une solution pacifique.

« La France demandait à l'empereur du Maroc quatre choses : 1° La dissolution de tout corps d'armée qui se trouverait sur notre frontière de l'Algérie; 2° la punition des kaïds ou chefs qui avaient violé le droit des gens à notre égard, en attaquant nos troupes sur notre propre territoire; 3° L'expulsion d'Ad-el-Kader du territoire marocain, ou, tout au moins, sa translation sur la côte de l'Océan; 4° La délimitation exacte des frontières, de façon à éviter tout conflit à l'avenir.

« Le 2 août, au moment où le prince de Joinville allait commencer les hostilités et à l'heure où expirait le délai de l'ultimatum, le pacha de Larache fit savoir que l'empereur accédait aux demandes de la France et que lui-même arrivait pour donner une juste satisfaction. Les hostilités durent nécessairement être suspendues.

« Le 4 août, après les premiers pourparlers entamés sur la réalisation pratique des réparations exigées d'une part et accordées de l'autre, l'empereur a fait une réponse dont le fond n'est pas encore connu, mais que M. le prince de Joinville a qualifiée d'inacceptable.

« Le 5 août, des mesures d'humanité ont été prises dans l'intérêt des Européens qui se trouvaient encore sur le territoire du Maroc. Le 6, M. le prince de Joinville s'est embossé à portée des ouvrages avancés de la rade et a ouvert le feu de ses vaisseaux. Il a attaqué une batterie considérable, armée de quatre-vingts pièces de canon, et, après un combat terrible de moins d'une

heure, la batterie marocaine, complètement démontée, a son feu. Les pertes essayées par l'escadre française sont, nous le croyons, peu considérables, et les avaries causées dans le gréement, par les boulets ennemis, ne sont d'aucune grande importance.

« Après cette opération, le prince de Joinville a fait partir un navire à vapeur, le Météore, qui a touché à Port-Vendres, la nouvelle a été expédiée par le télégraphe à M. le ministre des affaires étrangères et à M. le ministre de la marine. Le rapport détaillé du jeune amiral ne pourra être à Paris avant demain. La dépêche publiée par le Moniteur n'est qu'hier à la nuit et n'a été connue du cabinet qu'entre huit heures.

« Le bombardement de Tanger a commencé en présence d'un vaisseau de ligne anglais l'Albion et de la frégate le Weymouth. L'amiral Owen, qui commande la station de Gibraltar, a officiellement donné l'assurance de la neutralité la plus absolue s'il avait envoyé des forces à Tanger, inférieures aux forces nationales. Il est possible que le bombardement de Tanger ait fait à faire raison, sans discuter, aux demandes de la France; dans l'hypothèse de nouvelles dilations du Maroc, il ne pas être douteux que notre flotte ne bombarde successivement toutes les villes de la côte sur la Méditerranée et sur l'Océan.

« Les nouvelles suivantes sont extraites d'une correspondance adressée au journal la Verdad, et écrite à bord d'un des navires espagnols à l'ancre en rade de Tanger.

Les consuls espagnols et portugais avec leurs familles, outre une centaine de familles juives se sont embarqués sur le navire à vapeur Isabelle II. Le gouverneur et l'adjoint de Tanger exigeaient de ces derniers cent duros par tête pour leur accorder la permission de s'embarquer, et ils donnaient aux femmes des coups de bâton au moment où elles venaient sur la plage. On suppliait les Espagnoles de rester, leur offrait tout ce qu'elles pourraient désirer, en disant qu'elles aimons beaucoup les Espagnoles. On a en effet porté toutes sortes d'égards.

« Voici, au sujet de la mission du consul-général de France, ce qui se disait hier en lieu sûr : M. Drummond-Hay, habitant depuis longtemps le Maroc et qui a une grande expérience du pays, aurait affirmé à M. de Nyon que l'empereur venait principalement de ce qu'il avait vu de renégats européens qui le tenaient dans une erreur complète sur l'état des choses. Il lui aurait, en conséquence, officiellement d'aller appuyer ses réclamations et de balancer par sa présence et son caractère officiel, les conseils de ces renégats. M. de Nyon en aurait référé à M. le prince de Joinville, qui aurait consenti. La réponse à l'ultimatum de la France n'a pas été satisfaisante, M. Hay, arrivé dans la matinée du 7 août, se serait rendu le même jour à bord du vaisseau français, où il aurait eu une longue conférence avec le prince de Joinville, qui lui a témoigné les plus grands égards. Après cette conférence, M. Hay serait reparti pour Tanger, et aurait fait retirer ses nationaux dans le quartier des consuls, après s'être assuré qu'ils étaient tous en sûreté, il se serait embarqué, dans la journée du 5, à bord du vaisseau anglais l'Albion, monté par l'amiral Owen, qui a ordre d'observer la plus complète neutralité. C'est le 6 au matin, lorsqu'il apprit que ces dispositions étaient terminées, que M. le prince de Joinville ouvrit le feu. (Revue de Paris.)

« On lit dans le Moniteur : Tandis que le Maroc fait d'immenses efforts pour se soustraire aux justes réclamations de la France, et que le canon du prince de Joinville lui démontre la vanité de ses projets de résistance, tout est tranquille dans la province.

« Non-seulement les impôts sont payés, les marchés approvisionnés abondamment, la sécurité maintenue sur tous les points du territoire par les tribus soumises; mais encore ces tribus n'ont jamais plié sous le joug intelligent des Turcs, vif et sage ranger volontairement sous notre gouvernement.

« La province de Constantine a fait, sous ce rapport, d'immenses progrès en quelques mois. Le prince qui la commande est un général habile, et qui la gouverne en législateur, n'a pas obtenu par la sagesse de son administration que par la puissance de ses armes.

« Il paraît qu'à la frontière de terre on cherchait à faire le maréchal Bugeaud par des promesses de satisfaction, et on le faisait à Tanger pour le prince de Joinville. Voici ce qu'on lit dans l'Akhbar du 8 août :

« On assure que M. le maréchal-gouverneur a appris officiellement

après quoi il l'étreignait de nouveau contre sa poitrine en disant : « Est-il beau garçon... est-il bien bâti, n'est-il pas bon ? »

« La Mayeux, toujours retirée dans le coin de la chambre, jouissait du bonheur d'Agriol; mais elle craignait que sa présence, jusqu'alors inaperçue, ne fût indiscret. Elle eût bien désiré s'en aller sans être remarquée; mais elle ne le pouvait pas. Dagobert et son fils se baïssaient presque entièrement la porte; elle resta donc, ne pouvant détacher ses yeux des deux charmants visages de Rose et de Blanche. Elle n'avait jamais rien vu de plus joli au monde, et la ressemblance extraordinaire des jeunes filles entre elles, augmentait encore sa surprise; puis enfin leurs modestes vêtements de deuil semblaient annoncer qu'elles étaient pauvres, et involontairement la Mayeux se sentait encore plus de sympathie pour elles.

« Chères enfants! elles ont froid, leurs petites mains sont toutes glacées et, malheureusement le poêle est éteint... dit Françoise.

« Et elle cherchait à se chauffer dans les siennes les mains des orphelines, pendant que Dagobert et son fils se livraient à un épanchement de tendresse s'il long temps contenu.

« Aussitôt que Françoise eut dit que le poêle était éteint, la Mayeux, empressée de se rendre utile pour faire excuser sa présence, peut-être inopportune, courut voir petit cabinet où étaient réservés le charbon et le bois, en prit quelques menus morceaux, revint s'agenouiller près du poêle de fonte, et à l'aide de quelques peu de braises cachées sous la cendre, parvint à rallumer le feu, qui bientôt terna et gronda, pour se servir des expressions consacrées; puis, remplissant une cafetière d'eau, elle la plaça dans la cavité du poêle, pensant à la nécessité de quelques breuvage chaud pour les jeunes filles.

« Les yeux s'occupaient de ces soins avec si peu de bruit, avec tant de célérité, on ne pouvait naturellement si peu à elle au milieu des vives émotions de cette soirée. « Françoise, tout occupée de Rose et de Blanche, ne s'aperçut au flamboiement du poêle qu'à la douce chaleur qu'il rendit, et bientôt après au tremblement de l'eau bouillante dans la cafetière.

« Ce phénomène du feu qui se rallumait de lui-même n'étonna pas en ce moment la femme de Dagobert, complètement absorbée par la pensée de savoir comment elle logerait les deux jeunes filles, car, on le sait, le soldat n'avait pas été de la dernière heure.

« Tout-à-coup, trois ou quatre aboiements sonores retentirent derrière la porte. « Tiens... c'est mon vieux Bataillon... dit Dagobert en allant ouvrir à son chien;... il demande à entrer, priez-le aussi la famille. « Rabat-jus entra en bondissant; au moment où il se baïssa pour aller à la main de Dagobert, il alla tout à coup tête à Rose et à Blanche; à

Françoise, à Agriol; puis, voyant qu'on lui faisait peu d'attention à lui, il avia la Mayeux, qui se tenait timidement dans un coin obscur de la chambre; mettant alors en action cet autre diable populaire : les amis de nos amis sont nos amis, Rabat-jus vint lécher les mains de la jeune ouvrière, oubliée de tous en ce moment.

« Par un ressassement singulier, cette carresse émut la Mayeux jusqu'aux larmes... elle passa plusieurs fois sa main longue, maigre et blanche sur la tête intelligente du chien, puis ne se voyant plus bonne à rien, car elle avait rendu tous les petits services qu'elle croyait pouvoir rendre, elle prit la belle fleur qu'Agriol lui avait donnée, ouvrit doucement la porte, et sortit si discrètement, que personne ne s'aperçut de son départ.

« Après ces épanchements d'une affection mutuelle, Dagobert, sa femme et son fils vinrent à penser aux réalités de la vie.

« Pauvre Françoise... dit le soldat, en montrant Rose et Blanche d'un regard, — tu ne l'attendais pas à une si jolie surprise?

« Je suis seulement fâchée, mon ami, — répondit Françoise, — que les demoiselles du général Simon n'aient pas un meilleur logis que cette pauvre chambre... car avec la mansarde d'Agriol...

« Ça compose notre hôtel, et il y en a de plus beaux; mais rassure-toi, les pauvres enfants sont habitués à ne pas être difficiles; demain matin je partirai avec mon garçon, bras dessus bras dessous, et je te réponds qu'il ne sera pas celui qui marchera le plus droit et le plus fier de nous deux. Nous irons trouver le père du général Simon à la fabrique de M. Hardy pour causer affaires...

« Demain, mon père, — dit Agriol à Dagobert, — vous ne trouverez à la fabrique ni M. Hardy, ni le père de M. le maréchal Simon.

« Oh! est-ce que tu dis là? mon garçon... dit vivement Dagobert, — le maréchal?

« Sans doute, depuis 1830, des amis du général Simon ont fait reconnaître le titre et le grade que l'Empereur lui avait conférés après la bataille de Li-

« Vraiment? — s'écria Dagobert avec émotion, — ça ne devrait pas m'étonner... parce que après tout c'est justice... et quand l'empereur a dit une chose, c'est bien le moins qu'on dise comme lui... mais est-ce égal... ça me va là... droit au cœur, ça me remue; — puis s'adressant aux jeunes filles : — Entendez-vous, mes enfants... vous arrivez à Paris, filles d'un duc et d'un maréchal... il est vrai qu'on ne le dirait guères, à vous voir dans cette modeste chambre, mes pauvres petites duchesses... mais, patience, tout s'arrangera, le père Simon a dû être bien joyeux d'apprendre que son fils était rentré dans son grade... héin, mon garçon?

« Il nous a dit qu'il donnerait tous les grades et tous les titres pour servir son fils... car c'est pendant l'absence du général, que ces amis sollicité et obtenu pour lui cette justice... du reste, on attend incessamment le maréchal, car ses dernières lettres de l'Inde annonçaient son arrivée.

« A ces mots, Rose et Blanche se regardèrent; leurs yeux s'étaient remplis de larmes.

« Dieu merci! moi et ces enfans nous comptons sur ce retour... mais quoi ne trouverons-nous demain, à la fabrique, ni M. Hardy ni le père de Rose et de Blanche?

« Ils sont partis depuis dix jours pour aller examiner et étudier une anglaise établie dans le Midi; mais ils seront de retour d'un jour à l'autre... Diabole... cela me contrarie assez... Je comptais sur le père du général pour causer d'affaires importantes; du reste, on doit savoir où lui écrire, lui fera donc savoir dès demain, mon garçon, que ses petites-filles vivent ici. En attendant, mes enfants, — ajouta le soldat en se retournant vers Rose et Blanche, — la bonne femme nous donnera son lit, et, à la nuit, comme à la guerre, pauvres petites, vous ne serez pas du moins plus qu'en route.

« Tu sais que nous nous trouverons toujours bien auprès de toi, — dit Rose.

« Et puis, nous ne pensons qu'au bonheur d'être enfin à Paris... c'est ici que nous retrouverons bientôt notre père... ajouta Blanche.

« Et avec cet espoir-là, on patiente, je de suis bien... dit Dagobert, c'est égal, d'après ce que vous étudiez à Paris... vous devez être très-étonnées... mes enfants; Dame! j'en suis sûr, vous ne trouvez pas fait la ville d'or que vous aviez rêvé, tant s'en faut; mais patience, on doit attendre que ce n'est pas si mal qu'il en a l'air... dit Dagobert.

« Et puis, — dit gaiement Agriol, — j'en suis sûr que, pour nos petites, ça sera d'arriver au maréchal Simon qui changera Paris en un autre monde.

« Vous avez raison, Monsieur Agriol, — dit Rose en souriant à son frère.

« Comment! Mademoiselle... vous savez mon nom?

« Certainement, Monsieur Agriol, nous parlions souvent de vous, Dagobert, et dernièrement encore avec Gabriel, — ajouta Blanche.

« Gabriel! — s'écria Dagobert, — comment! vous savez mon nom?

« Eh! mon Dieu! oui, — reprit Dagobert, en faisant un signe d'intelligence aux orphelines, — nous en aurons à vous raconter pour quinze jours, tre autres, comment nous avons rencontré Gabriel... Tout ce que je puis dire... c'est que dans son genre... il vaut mon garçon... je ne puis pas

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 11 août.

La Gazette d'aujourd'hui publie une ordonnance royale d'après laquelle, vu la déclaration faite par la banque espagnole de San Fernando de sa volonté de renouveler, pour le présent mois d'août, le contrat d'anticipation au gouvernement, comme elle l'a fait, dans le mois précédent, le susdit contrat a été renouvelé, sous la condition que, pour ce mois-ci, l'anticipation ne sera que de 50 millions; il a été apporté aussi quelques changements dans la commission et autres frais alloués à la banque en raison de l'anticipation du mois précédent.

Dans le mois de juillet dernier, ont été vendues et adjudgées par la junta supérieure de la vente des biens nationaux, 5,602 propriétés de ces mêmes biens, à savoir: du clergé séculier 4,158; du clergé régulier 944; fiels du clergé régulier, 377; couvents 33; cens rachetés, 92. Total 5,602.

Peut-être le gouvernement espagnol profitera-t-il de l'état de guerre dans lequel se trouvent maintenant la France et le Maroc pour ouvrir de son côté les hostilités contre ce dernier pays. Déjà le général Villalonga, nommé général en chef de l'armée expéditionnaire d'Espagne, vient d'adresser à cette armée, à la date du 29 juillet, un ordre du jour où il exprime l'espoir que le corps expéditionnaire se montrera digne de la mission qui lui est confiée.

(Correspond.)

La diligence de Tarragone a apporté à Barcelone la nouvelle d'un malheureux événement, arrivé le 11 août à cette première ville. Le brick de guerre français le Palauzeau était arrivé dans la matinée et avait fait le salut d'usage auquel la place avait répondu. Un baril de poudre qui se trouvait sur les remparts ayant pris feu, le communiqué à un dépôt de poudre tout près de là, réservé pour les salves ordonnées lors de l'arrivée à Tarragone de la famille royale. Une explosion épouvantable s'ensuivit, 4 ou 5 artilleurs ont été tués et 17 ont été blessés, la plupart grièvement.

Nouvelles de France.

Paris, 17 août.

La nouvelle de l'attaque dirigée par M. le prince de Joinville contre Tanger a produit une vive sensation dans Paris. On s'arrachait les journaux du soir, mais on regrettaient que le Messager n'eût pas paru, parce que l'on espérait qu'il aurait donné quelques détails.

On disait, mais nous ne pouvons le garantir, qu'après l'attaque de Tanger, le prince avait fait attaquer Tétouan et Larache. On assurait que M. Drummond Hay n'avait pas été tiré des mains des Marocains sans une démonstration préalable vis-à-vis de cette dernière place.

(Const.)

La dépêche télégraphique, annonçant l'attaque de Tanger, a été remise au roi, mercredi vers sept heures et demie du soir, pendant le dîner donné à Neuilly à l'occasion du baptême de la jeune princesse, fille du prince de Joinville. Le roi, après en avoir pris lecture, l'a mise dans sa poche en disant: C'est bien. Ce n'est que plus tard que l'on a su quel en était le contenu.

On disait hier à Paris que le rapport du prince de Joinville annonçait que nous avions eu deux marins tués et vingt-cinq blessés. On ajoutait que le prince avait voulu diriger l'attaque en personne, et qu'il avait pris la position la plus périlleuse. Enfin, l'on ajoutait, et cela ne pouvait être connu que par une dépêche subséquente, qu'il était parti le 7 pour Mogador.

Nous ajouterions, pour compléter les bruits de la journée, qu'on annonçait qu'un ordre avait été expédié au maréchal Bugeaud de marcher directement sur Fez. On ne pourrait que louer le ministère de cette résolution. En pareille circonstance, les moyens-termes sont le plus mauvais parti.

(Constitutionnel.)

Le bruit du prochain rappel de MM. d'Aubigny et Brnat continue à se répandre dans le public. Il paraît que le cabinet de Londres persiste à demander le désaveu de la conduite de ces deux officiers.

On dit que M. de Sainte-Aulaire doit partir ces jours-ci pour retourner à son poste à Londres.

(Corresp.)

A l'anniversaire de la naissance de Napoléon, une messe a été célébrée à l'église des Invalides. Les vétérans de la grande armée assistaient en grande tenue à la cérémonie; mais, pas un seul officier de l'armée actuelle n'y était en uniforme. On n'y a vu qu'un soldat.

M. le général Boileau, commandant de l'Ecole Polytechnique, ayant renvoyé cinq élèves qui avaient refusé de se soumettre à l'examen de M. Duhamel, les autres élèves de la pre-

mière année se sont déclarés solidaires de leurs camarades, et ceux de la deuxième année ont suivi immédiatement cet exemple, en sorte qu'hier, à une heure, il ne restait plus un seul élève dans l'Ecole Polytechnique. Ceux même qui se trouvaient à l'infirmerie et dont l'état n'était pas assez grave pour les empêcher de se lever ont fait immédiatement leurs préparatifs de départ. Depuis hier, on voit de tous les côtés dans Paris de jeunes élèves de l'école avec leurs bonnets de police, leurs pantalons gris et des pipes à la bouche, voulant indiquer par cette tenue, qui est défendue par les règlements, qu'ils ne font plus partie de l'Ecole. On sait du reste qu'ils ont le droit de conserver leur uniforme pendant un an.

Don Carlos et sa famille quitteront Bourges le 17 de ce mois, pour se rendre aux eaux de Nérès que les médecins ont jugés nécessaires à la santé de l'enfante.

Nouvelles de Prusse.

A force de perquisitions, on est parvenu à découvrir les portraits daguerréotypés de Tschsching: ils étaient cachés dans la boîte de toilette, à double fond, de sa fille. Derrière celui qui représente l'assassin la main droite levée et menaçante, on lit, écrit de sa propre main: Pour Dieu, pour la vérité et pour la justice, et plus bas: Puisse-tu, ma chère Emilie et... (un second nom de femme) te rappeler toujours à la vue de ce portrait, de suivre le sentier de la vertu! (Gazette de Brême.)

La Gazette générale de Prusse publie un avis de M. de Puttkammer, président de la police de Berlin, par lequel il annonce que les ouvriers de plusieurs fabriques de coton ont refusé en masse de continuer leur travail. M. de Puttkammer s'étonne d'autant plus de ce refus, qu'il régnait maintenant une grande activité dans les établissements industriels de Berlin, et que les victuailles se vendent à des prix très-modérés. L'exemple qui leur a été donné par les ouvriers de la Bohême, peut seul, selon lui, expliquer la conduite des ouvriers berlinois, qui ont, en effet, réclamé un supplément de salaire. La Gazette de Prusse ne parle pas des mesures qui ont été prises par le gouvernement pour empêcher les désordres de la Silésie de se renouveler dans la capitale.

Mais un correspondant de la Gazette de Cologne nous apprend que dans la journée du 13, la maréchaussée a occupé l'une des fabriques où les ouvriers montraient les dispositions les plus menaçantes, et que M. le président de la police s'est rendu en personne dans un autre établissement pour y contenir les ouvriers.

La grande revue de troupes prussiennes qui devait être passée près de Königsberg est ajournée, et il est probable qu'elle n'aura pas lieu. On donne pour motif à ce changement de disposition les ravages occasionnés par l'inondation de la Vistule et de ses affluents.

On écrit de Berlin, 10 août:

On a représenté ces jours derniers, sur notre théâtre, le Thésaurus de Plaute en original.

Nouvelles d'Italie.

On écrit de Rome, 5 août: Les rapports ecclésiastiques avec l'Espagne sont loin d'être réglés. On assure que M. Castello y Ayensa, envoyé ici comme agent, est muni d'instructions très-étendues du gouvernement espagnol, mais il n'a pas réussi jusqu'à présent à se mettre en rapport avec notre gouvernement. M. Hoyos, son prédécesseur, a quitté ces jours-ci notre ville et pourra le mieux dire à Madrid de quel côté la cour pontificale envisage les affaires ecclésiastiques de l'Espagne.

On écrit de la même ville, 27 juillet, à la Gazette Universelle Allemande:

Plusieurs secousses de tremblement de terre ont eu lieu à Naples; mais on n'a aucun malheur à déplorer. La secousse la plus violente a eu lieu à Messine le 13 courant, mais sans aucun accident. La partie la plus importante du consistoire du 22 juillet résulte de documents non encore publiés. Il s'agit, dit-on, des différends religieux du saint-siège avec le Portugal et l'Espagne, de même que des missions de l'église catholique en Amérique. On s'est occupé aussi de l'établissement de missions dans les plantations de Nègres aux Etats-Unis. On assure que don Miguel a reçu du gouvernement portugais de nouvelles offres d'une pension.

Un personnage diplomatique très-haut placé s'est, dit-on, chargé du rôle de conciliateur; don Miguel ne paraît pas disposé à traiter. Il vit très-retiré dans le palais Caponni. Il reçoit une pension du gouvernement pontifical. La tranquillité se main-

Nouvelles d'Angleterre.

Londres, 17 août.

Le premier effet de la nouvelle du bombardement de Tanger, à Londres, a été une baisse dans le cours des valeurs qui tombèrent à 95. Bien que ce fonds se soit rétabli un peu le courant de la journée il ne se releva pourtant pas au cours de fermeture de la veille; il est resté à 98. L'abdication de Méhémet-Ali a produit une grande sensation à Londres.

Le prince de Prusse est arrivé aujourd'hui à midi au château; et par le prince Albert. Après avoir dîné avec le prince et la duchesse de Kent, le prince de Prusse a rendu visite au roi à Bushy-Park et au duc et à la duchesse de Cambridge à Kew.

Le général Seymour a reçu ses instructions; le Collingwood prendra à bord est prêt à mettre sous voile. On croit que M. Pritchard retournera également par cette route, en qualité de consul anglais.

Un avis officiel a été donné aux avocats et conseils de M. de la Roche et de ses amis que les juges donneraient leur avis, le 2 août, sur les questions de droit qui leur ont été soumises par le chancelier, et que la décision de la chambre des lords sera rendue ce jour-là.

Les lords de l'amirauté ont rendu visite à l'amiral russe à bord de la frégate russe Aurora, mouillée à Greenwich, qui est repartie mardi pour St-Petersbourg.

Le 14 il s'est tenu à Exeter-Hall, une réunion publique de la Société des missionnaires de Londres pour exprimer ses sympathies en faveur des missionnaires et des missions de Tahiti. M. Pritchard, qui assistait à cette réunion, a parlé.

Le gouvernement anglais n'a qu'à exposer franchement et librement la chose au gouvernement français et le résultat en sera nécessaire de cet exposé du gouvernement français, c'est l'obligation de la part du cabinet français de faire la réparation demandée.

Les missionnaires de Londres ne se contenteront pas de rester calmes et énergiques à la fois, il leur faut quelque chose de plus fort, et ils voudraient voir le gouvernement anglais procéder durement à la France à cette occasion: sa rapacité, sa licence, son esprit sanguinaire. Leurs invectives adressent moins à Dupetit-Thouars qu'à d'Aubigny qu'à elle-même. Mais notre politique consiste à attendre, pour nous attaquer à la France, qu'elle se soit débarrassée avec ces officiers: agir autrement, c'est vouloir de la part du jugement sans attendre l'issue de la procédure ou lorsque le gouvernement français se sera décidé à désavouer les actes de ses officiers, il sera temps d'apprécier la disposition de la nation française, considérée nationalement. Cette décision n'a pas encore eu lieu, et l'on ne doit pas vouloir prématurément prédire qu'elle sera injuste et déplorable.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

Le gouvernement anglais ne peut pas être aussi tourageux vis-à-vis MM. les missionnaires. Le gouvernement anglais a la responsabilité d'une immense masse d'existences, et ne saurait pas se permettre une rupture trop brusque et trop vive avec la France. Parmi les victimes MM. de la mission de Londres sont certainement les plus intéressantes. Dans tous les cas, les relations sont en harmonie assurément avec le caractère et l'objet de la mission de Londres.

frappe si fort.

Vois donc ce que c'est, Agricole, — dit Françoise. Avant que le forgeron eût eu le temps d'arriver auprès de la porte, elle s'ouvrit et un homme convenablement vêtu, d'une figure respectable, avança quelques pas dans la chambre en jetant un coup d'oeil rapide qui s'arrêta d'instinct sur Rose et sur Blanche.

Regardez-moi, de vous faire observer, Monsieur — lui dit Agricole en allant à sa rencontre — après avoir regardé, vous eussiez pu attendre qu'on vous dit d'entrer... Enfin, que désirez-vous?

Je vous demande pardon, Monsieur, dit-il, cet homme qui parlait très-lentement peut-être pour en gagner le droit de rester plus longtemps dans la chambre... je vous fais un million d'excuses... je suis désolé de mon indiscretion... je suis confus de...

Soit, Monsieur, — dit Agricole impatienté, — que voulez-vous? Monsieur... n'est-ce pas ici qu'on dit que Madame Soliveau, une ouvrière bossue?

Non, Monsieur, c'est au-dessus, — dit Agricole. — Oh! mon Dieu! Monsieur, s'écria l'homme poli en recommençant ses profondes salutations, — je suis confus de ma maladresse... je croyais entrer chez cette jeune ouvrière que je venais proposer de Konrager, de la part d'une personne très-respectable.

Il est bien tard, Monsieur, — dit Agricole surpris; — au reste, cette jeune ouvrière est connue de notre famille: revenez demain, vous ne pouvez la voir ce soir: elle est couchée.

Alors, Monsieur, je vous réitère mes excuses... Très-bien, Monsieur, — dit Agricole en faisant un pas vers la porte. — Je prie Madame et mes demoiselles, ainsi que Monsieur... d'être persuadés...

Si vous continuez ainsi longtemps, Monsieur, — dit Agricole, — il faudra que vous excusiez aussi la longueur de vos excuses... et il n'y aura pas de raison pour que cela finisse.

A ces mots d'Agricole, qui regarda Rose et Blanche, Dagobert fit à sa maîtresse avec orgueil: — Mon garçon, a-t-il de l'esprit! — dit-il tout bas à sa femme — ça ne l'étonne pas, toi, tu es faite à ça.

Pendant ce temps-là, l'homme cérémonieux sortit après avoir jeté un long et dernier regard sur les deux sœurs, sur Agricole et sur Dagobert.

Quelques instants après, pendant que Françoise, après avoir mis pour elle un matelas par terre et garni son lit de draps bien blancs pour les orphelins, présidait à leur coucher avec une sollicitude maternelle, Dagobert et Agricole montaient dans leur mansarde.

Au moment où le forgeron, qui, une lumière à la main, précédait son père, passa devant la porte de la petite chambre de la Mayeux, celle-ci à demi cachée dans l'ombre, lui dit rapidement et à voix basse:

— Agricole, au grand danger te menace, il faut que je te parle... Ces mots avaient été prononcés si vite, si bas, que Dagobert ne les entendit pas; mais comme Agricole s'était brusquement arrêté en tressaillant, le soldat lui dit:

— Eh bien! mon garçon, que t'as-tu dit? — dit le forgeron en se retournant. — Je craignais de ne pas t'éclaircir assez.

— Sois tranquille... j'ai ce soir des yeux et des jambes de quinze ans. Et le soldat ne s'apercevait pas de l'étonnement de son fils, entra avec lui dans la petite mansarde où tous deux devaient passer la nuit.

Quelques minutes après avoir quitté la maison, l'homme aux formes si polies qui était venu demander la Mayeux chez la femme de Dagobert se rendit à l'extrémité de la rue Briche-Miche.

Il s'approcha d'un fiacre qui stationnait sur la petite place du Centre Saint-Merry.

Au fond de ce fiacre était M. Rodin, enveloppé d'un manteau.

— Eh bien? — dit-il d'un ton interrogatif.

— Les deux jeunes filles et l'homme à ma tête sont entrés chez Françoise Baudoin, — répondit l'autre: — avant de frapper à la porte, j'ai pu écouter et entendre pendant quelques minutes... les jeunes filles partageront cette nuit la chambre de Françoise Baudoin. Le vieillard à moustaches grises partagera la chambre de Monsieur le forgeron.

— Très-bien! — dit Rodin.

— Je n'ai pas osé insister, — reprit l'homme poli, — pour voir ce soir la couturière bossue au sujet de la dame Bacchanal; je reviendrai demain savoir l'effet de la lettre que j'écris à la dame de recevoir dans la soirée par la poste, un sujet du jeune forgeron.

— N'y manquez pas, maintenant vous allez vous rendre, de ma part, chez le confesseur de Françoise Baudoin, quoiqu'il soit fort tard: vous lui direz que je l'attends rue de Ménil des Ursins; qu'il s'y rende à l'heure indiquée... sans perdre une minute... vous l'accompagnerez; si je n'ai pas pu venir, il m'attendrait... car il s'agit, lui direz-vous, de choses de la dernière importance.

Tout ceci sera fidèlement exécuté, — répondit l'homme poli, en saluant profondément Rodin, dont le fiacre s'éloigna rapidement.

(La suite à demain.)

tient dans les villes de la Romagne. Toutefois la garnison de Bologne a reçu des renforts. On y compte mille carabiniers sans compter les troupes suisses. La tranquillité règne dans les provinces du sud. Le gouvernement a pu retirer les troupes qu'il y avait envoyées.

Par suite de secousses journalières de tremblement de terre qui se renouvellent régulièrement depuis plusieurs jours, et sont accompagnées d'un affaissement sensible du sol, beaucoup de familles, les fonctionnaires, les élèves du séminaire, les nonnes et les moines ont abandonné la ville de Palestrina.

Nouvelles d'Orient.

On écrit de Constantinople, 27 Juillet :

La question de pavillon entre MM. Canning et de Titoff en est toujours au même point. Le commandant du paquebot russe a, dans une pièce écrite, déclaré sur l'honneur qu'il n'avait pas insulté le pavillon anglais; on espérait que M. Canning accepterait cette loyale déclaration, mais il a passé outre et l'affaire se poursuit.

Le sultan a refusé positivement d'accepter la riche décoration en brillants que M. Henriquez Correa, ministre de Portugal à Constantinople, était chargé de lui remettre de la part de sa cour.

Les lettres d'Athènes, venues par le dernier courrier du Levant, sont du 31 juillet. M. Colletti est décidément le chef de l'opposition. On espère que le ministère sera en minorité, et alors la crise arrivera tout naturellement à son terme par un changement de cabinet; mais si, au contraire, la majorité se prononce pour le cabinet actuel, il serait à craindre que quelques désordres n'éclatassent.

La presse d'Athènes a soulevé la question de savoir si les catholiques grecs seraient ou non admis à siéger dans la chambre représentative. Le nombre des catholiques n'est pas aussi restreint en Grèce qu'on le croit habituellement; il y en a beaucoup dans les îles de l'archipel, et la plupart jouissent d'une grande influence. Ce qui le prouve, c'est que plusieurs d'entre eux ont été nommés membres de la députation nationale. Resté à savoir s'ils seront admis à siéger. Il est malheureusement à craindre que cette question ne soulève de graves difficultés, et que la passion ne s'en mêle.

Nouvelles et faits divers.

Suivant un article publié par le *Diario del Gobierno*, de Mexico, la frégate anglaise *Champion* s'est rendue coupable d'une violation flagrante des droits internationaux en prêtant son concours au commerce de contrebande, dans les environs de Mazatlan, dans la Californie, et en appréhendant et maltraitant les officiers du fisc, accusés pour dresser procès-verbal. On a porté plainte au cabinet anglais au nom du gouvernement mexicain.

D'après les nouvelles de Montevideo, de la fin de juin, Rivera paraissait avoir fait adopter un plan qui consiste d'abord à ne rien entreprendre de sérieux avant la fin de l'hiver, saison dans laquelle ce pays se trouvait alors. Ainsi c'est encore trois mois à attendre.

On écrit de St.-Petersbourg, 6 août : Le 2 de ce mois, le prince Labanoff-Rostowsky, aide-de-camp général de l'empereur, s'est rendu en Silésie pour féliciter au nom de la famille impériale LL. MM. le roi et la reine de Prusse d'avoir heureusement échappé à l'attentat dirigé contre leurs augustes personnes.

Un manifeste impérial du 27 juillet ordonne pour cette année dans les gouvernements de la moitié occidentale de l'empire une levée de 5 recrues sur mille individus.

M. Jacquemond, consul de France, est arrivé à Panama, ainsi que le vicomte de Rain, M. Gazella, ingénieur des mines, et M. Decourte, du corps royal des ponts et chaussées. Ces deux derniers sont venus pour explorer le territoire, et examiner s'il y aurait possibilité de construire un canal pour réunir les deux océans, et procéder à la recherche de mines de houille indispensables à l'établissement d'une ligne de steamers, entre la France et l'Océan Pacifique.

On écrit de Quiberon, 9 août, au *National de l'Ouest* :

On s'aperçoit, vers le soir, un globe lumineux a paru dans l'est de notre presqu'île. Il s'est promené lentement d'abord, puis, après quelques légères oscillations à sa base, le météore a précipité sa marche. Alors de nombreuses étincelles semblaient jaillir du cône principal qui, changeant sa couleur incarnat en nuances bleues, puis blanchâtres, a fini par disparaître dans le sud-sud-ouest en forme de spirale. La distance parcourue a été d'un kilomètre environ, et sa hauteur de terre semblait être de 150 à 200 mètres.

Les habitants qui ont vu le phénomène ont pu jouir d'un spectacle que MM. Arago et compagnie eussent payé bien cher. Ils étaient effrayés, consternés. En effet, la préface de la grande prédiction était là devant eux ! Et cette prédiction est celle de la *Gorh Perrine*, nom qui fait trembler l'enfant au berceau et devant lequel, devenu homme, il se trouve peu rassuré. Voici la prédiction traduite du breton :

Une grande lumière paraîtra sur vos têtes... L'air retentira du roulement des armes... Deux grandes nations seront debout pour le combat... La mer sera teinte de sang et les hommes deviendront si rares que toutes les femmes sortiront du logis pour les voir passer.

Empoisonnement de quatre jeunes enfants par leur belle-mère. — Une lettre de Nogent-sur-Marne contient les détails suivants sur un horrible crime.

Un pauvre manouvrier bourguignon, nommé Riche, étant, il y a quelques années, resté veuf avec cinq enfants en bas âge, épousa en secondes noces une femme jeune encore et aussi pauvre que lui. Un sixième enfant naquit bientôt de ce nouveau mariage, et dès-lors la belle-mère, prenant en aversion les rejetons du premier lit, conçut le projet de s'en débarrasser. Avec un sang-froid et une adresse, elle commença par les deux aînés, qui succombèrent à la suite d'un empoisonnement. Toutefois, cette double mort n'éveilla aucun soupçon. Mais la femme Riche, craignant sans doute de ne pouvoir achever impunément son œuvre meurtrière, songea à se débarrasser de son dernier rejeton. Vers la fin de l'automne dernier, la famille vint s'établir à Nogent-sur-Marne.

Riche obtint de travailler à des trichemens du bois de Vincennes, et sa femme, profitant de ses absences journalières, se

livra, sur les trois innocentes créatures dont elle méditait la perte, à des sévices continuels qui lui firent dans le pays la plus détestable réputation. Aussi, lorsque, samedi dernier, le bruit se répandit que deux des enfans de Riche, — une petite fille de dix ans et un garçon de sept, — venaient de mourir subitement, et que le troisième, plus jeune encore, était malade, la clameur publique accusa hautement leur marâtre de les avoir empoisonnés. M. le marquis de Péreuse, maire de Nogent, ayant donné avis de ces faits à l'autorité judiciaire, lundi matin, un juge d'instruction, accompagné de M. Ollivier d'Angers, s'est rendu sur les lieux et a procédé à l'exhumation des cadavres des deux enfans, dont l'autopsie a été faite en présence de la femme Riche, ils offraient, dit-on, des traces visibles de mort violente, à ce point que les membres en étaient tout racornis et tordus. Des témoins ont rapporté que, pendant la nuit qui a précédé sa mort, le petit garçon s'était traîné jusqu'à la pompe de la maison pour tâcher d'éteindre la soif ardente qui le dévorait. Riche, en rentrant jeudi soir, après son travail, avait demandé des nouvelles de ses enfans, qu'il savait atteints de coliques; mais sa femme s'était empressée de le rassurer, et quelques heures après, la fille succombait entre ses deux frères, et le lendemain, l'un de ces derniers allait rejoindre sa sœur. En raison des charges graves qui s'élevèrent contre elle, la femme Riche a été mise immédiatement en état d'arrestation, et conduite par les gendarmes de Vincennes à la préfecture de police.

— On lit dans le *Droit* :

Les époux Hermant, concierges de la maison n° 23, rue Neuve-Saint-Jean, sentaient depuis quelque temps dans leur loge une odeur infecte, et ces exhalaisons, d'une nature pernicieuse, avaient fini par influer sur leur santé et surtout sur celle de leurs enfans. Ils avaient cherché vainement d'où elles pouvaient provenir, et leur propriétaire chercha lui-même si le mal n'était pas occasionné par quelques infiltrations d'eau croupies, mais il ne put rien découvrir. Hier, la femme Hermant dit qu'elle voulait laver le plancher de sa loge et dérangé ses meubles pour voir si elle ne découvrirait pas dans quelque coin la source de cette odeur pestilentielle, et elle engagea son mari à aller se promener pendant ce temps-là avec les deux enfans. A leur retour, elle apprit au concierge qu'elle était venue à bout de ses recherches, et que la mauvaise odeur venait de derrière la boiserie par une petite ouverture qui ressemblait assez à une piqure de ver. Hermant s'assura du fait, et il dit à sa femme d'aller tout de suite appeler le propriétaire. Celui-ci ne put venir sur-le-champ; alors le concierge, qui exerce aussi l'état de tailleur, monta sur son établi, en prenant à côté de lui son plus jeune enfant, âgé de onze mois, et l'ainé, qui avait sept ans, resta près de sa mère et l'assistait dans les préparatifs du dîner.

Tout à-coup une explosion effroyable, dont il n'a pas encore été possible de bien déterminer la cause, se fit entendre. Le plancher sauta et souleva jusqu'au plafond ceux qui étaient dans la loge; tous les meubles volèrent en débris, et l'ainé des enfans fut tué sur le coup; il avait un œil crevé et le crâne ouvert. La femme Hermant a eu la cuisse cassée. Hermant et son jeune fils, protégés par l'établi, ont moins souffert; mais le concierge a néanmoins de graves blessures; les ciseaux qu'il tenait à la main ont été brisés, les ferrures des croisées ont été aussi cassées en morceaux, et la force de l'explosion a été telle, que le mur du corridor a été repoussé et a fait le ventre. Ces effets se sont manifestés aussi au dehors; deux dames qui passaient en ce moment ont eu leurs ombrelles enlevées et brisées par les éclats de vitre; mais il paraît qu'elles n'ont pas été atteintes, car la frayeur les a entraînées dans leur course et on ne les a plus revues. On ne pouvait imaginer que la mauvaise odeur dont étaient incommodés les concierges pût provenir du gaz, car il n'en existe pas dans la maison; mais il paraît que des infiltrations ont été produites par le gros tuyau de conduite qui traverse la rue, et que le gaz s'est amassé à la longue, sous le plancher de la loge et dans les boisées. Hermant et sa femme ont été transportés à l'hospice Saint-Louis. Cette dernière est dans un état très-alarmant. Quant au jeune enfant, il n'a reçu que de légères contusions; des voisins l'ont recueilli et en ont soin.

Le Constitutionnel, (10 fr. par trimestre pour Paris, 12 fr. pour les départemens), a commencé le 25 juin dernier, la publication du **JUIF-ERRANT**, par M. EUGÈNE SUE.

Les personnes qui s'abonneront à dater du 16 août recevront sans frais, du 16 au 20, tous les chapitres du **JUIF-ERRANT** parus en juin, juillet et août jusqu'au 15 inclusivement deux volumes moins 2 ou 3 feuilletons.

Tirage du **Constitutionnel**, depuis le 1er août, seize mille cent vingt.

La direction des Archives historiques vient de mettre en vente un magnifique volume de l'*Annuaire biographique des souverains, des chefs et membres des maisons principales, des familles nobles ou distinguées et principalement des hommes d'état, de guerre, de science, des diverses nations*. Cet ouvrage est le plus complet qui ait paru en Europe. — Le prix du volume, grand raisin, qui contient 300 nouvelles notices est de 75 francs. — La souscription pour 6 volumes est de 250 francs. — Le prix doit être envoyé avec la demande des exemplaires, port franc, au directeur des Archives, rue Richelieu, 95, à Paris.

Théâtre-Royal-Français.
Jeudi 22 août. (Représentation N° 41.)
LA PART DU DIABLE.

Opéra en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Aubert.
(On commencera à SEPT heures.)

ANNONCES.

PAPIER D'ALBESPIÈRES.
Seul (présente) depuis 25 ans, par les progrès de la médecine pour entretenir les végétations sans être ni blessé ni envenimé, pharmacien à Paris, rue de la Harpe, n° 104. Ce papier est en vente dans toutes les villes de la République, notamment à Metz, Strasbourg, Amberg, Saarlouis, etc. On trouve également ce papier chez les pharmaciens de toutes les villes.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 17 Août.

	Int.	16 août.	17 août.
Dette active	21	91	91
Dito dito	3	99	99
Dito dito	5	99	99
Dito des Indes	4	99	99
Dito dito	4	99	99
Syndicat	4	99	99
Dito	3	99	99
Société de Commerce	4	144	144
Chemin de fer du Rhin	4	102	102
Dito de Harlem	5	—	—
Dito de Rotterdam	5	—	—
Act. du lac de Harlem	5	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816 5	—	—	108
Dito dito 1822 & 1826 5	—	—	—
Inscript. au Grand-Livre	6	—	—
Certificats au dito	6	—	—
Dito inscriptions 1831 & 1833 5	—	—	98
Emprunt de 1840	4	—	90
Id. chez Steglitz et Comp. 4	—	—	90
Passive	5	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—
Defered	—	—	—
Ardois	5	20	20
Obligations G. H. & C. Comp. 5	—	—	—
Dito métalliques	5	—	—
Dito dito	2	—	—
France	—	—	—
Inscriptions au Grand-Livre 3	—	—	—
Pologne	—	—	—
Actions 1836	—	—	—
Brésil	—	—	—
Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Id. id. 1843	—	—	—
Portugal	—	—	—
Obligations à Londres	21	44	44

La nouvelle du bombardement de Tanger agit ici, comme à Londres, d'une manière défavorable sur le marché. Tous les fonds nationaux étaient offerts en baisse, malgré le peu d'activité qu'il y avait eu dans les actions.

Cours de l'argent prêt à garantir 3 1/2 %; prof. 3 1/2 %; escompte, Derniers prix à 5 heures : 2 1/2 % à 3 1/2 %; Société de Commerce Ardois 20.

SOCIÉTÉ DES EFFETS PUBLICS, A QUATRE HEURES ET DEMI.
Amsterdam, dimanche 18 août.
2 1/2 p. c. 61; 3 p. c. 61; 5 p. c. des I. O. 99; id. 4 p. c. 95; Synd. 99; Soc. de Comm. 144; 143; Ard. 20; a; Port. 43; 44.
De nouvelles ventes, qui se sont opérées dans les intégrales, ont été aujourd'hui fait fléchir de 1/2 p. c. Les affaires dans ces fonds très-animées, les autres fonds hollandais n'ont cependant pas baissé. Les actions de la Société de Commerce étaient très-faibles. La baisse des intégrales avait réagi sur les fonds espagnols et ceux qui étaient également offerts en baisse.

Bourse de Paris du 16 Août.

	Int.	16 août.	17 août.
France	—	—	—
Cinq pour cent	—	—	120 00
Trois pour cent	—	—	81 25
Emprunt Ardois	—	—	—
Anc. différée	—	—	—
Espagne	—	—	—
Nouv. dito	—	—	—
Passive	—	—	—
Naples	—	—	98 50
Certificats Falconet	—	—	—
Pays-Bas	—	—	—
Dette active	2	—	—
Dette active	5	—	—
Belgique	—	—	—
Banque belge	3	—	—
États-Unis	—	—	—
Obligations de la Banque	—	—	—

La nouvelle du bombardement de Tanger avait bien fait tomber le 30 c. dans la coulisse à 81 25 fin courant. Aujourd'hui les dispositions pour la baisse à l'ouverture du parquet, mais cette faiblesse n'a duré, la rente s'est relevée à 81 30 pour finir à 81 25 fin courant et coup d'affaires. Le 5 p. c. a subi la même dépréciation sur le dernier mercredi.

Du 17 Août. Du 16 août.
France Cinq pour cent 119 90
Trois pour cent 80 50
Emprunt Ardois 30
Espagne Anc. différée sans
Nouv. dito 5
Passive 97 75
Naples Certificats Falconet 61
Pays-Bas Dette active 103
Dette active 3
Belgique Banque belge
États-Unis Obligations de la Banque

La bourse a été extrêmement animée aujourd'hui; une très-forte baisse faite sur les deux valeurs 5 p. c. et 3 p. c. sans qu'on pût assigner le motif de cette panique.

Les bruits en circulation étaient que les fonds anglais avaient le 1 p. c.; que par suite de la guerre avec le Maroc un emprunt serait fait pour faire des armemens, et qu'il serait négocié de suite; que les nations avec l'Angleterre au sujet des dernières affaires de Taïti n'étaient favorables, etc.

L'actif espagnol est à 30, le 3 p. c. à 32 1/2. Passive 51. Tous les fonds étrangers étaient faibles à cause de la baisse des fonds français.

Bourse d'Anvers du 17 Août.

Métalliques, 5 1/2 %; — Naples, 5 1/2 %; — Ardois, 5 1/2 %; 19; Dette différée ancien, — Passive, 5 1/2 %; — Lots de Besse, 67; — après la Bourse (2 heures); Ardois, sans variation; — Coupons, —.

Bourse de Londres du 16 Août.

3 1/2 % Cons. 98 1/2; — 2 1/2 % Holl. 61 1/2; — 5 1/2 % 101 1/2; — 5 1/2 % (Emp.) — 4 1/2 id. 96 1/2; — Esp. 5 1/2 % 22 1/2; — Id. 3 1/2 % 33 1/2; — 4 1/2 % Id. (ouv. 5 1/2 %; — Russes, —.

Bourse de Vienne du 10 Août.

Métalliques, 5 1/2 % 110 1/2; — Dito, 4 1/2 % 100 1/2; — Dito, 3 1/2 % 76 1/2; — 1834, 150; — Actions de la Banque 1605.

DÉPART DU CHEMIN DE FER, SERVICE D'AMSTERDAM À LA HAYE.

D'AMSTERDAM	DE LA HAYE	DE VOOR-SCHOOR	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS	DE VOOR-LEIDS
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
7 15	7 31	7 50	8 4	8 16	8 27	8 37	8 48	8 58	9 08
10 3	10 16	10 35	10 49	11 11	11 12	11 22	11 33	11 44	11 54
1 3	1 30	1 44	1 54	2 04	2 14	2 24	2 34	2 44	2 54
4 30	4 46	5 5	5 19	5 31	5 42	5 52	6 3	6 13	6 23
8 3	8 16	8 35	8 49	9 2	9 13	9 23	9 34	9 44	9 54

LA HAYE, chez Léopold Loebenber, Loge N° 10.